

POPULATION ET TRAVAIL

Dynamiques démographiques et activités

*Colloque international d'Aveiro
(Portugal, 18-23 septembre 2006)*



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE
A I D E L F – 133, boulevard Davout – 75980 Paris Cedex 20 (France)
<http://www.aidelf.org> – Courriel : aidelf-colloque2006@ined.fr

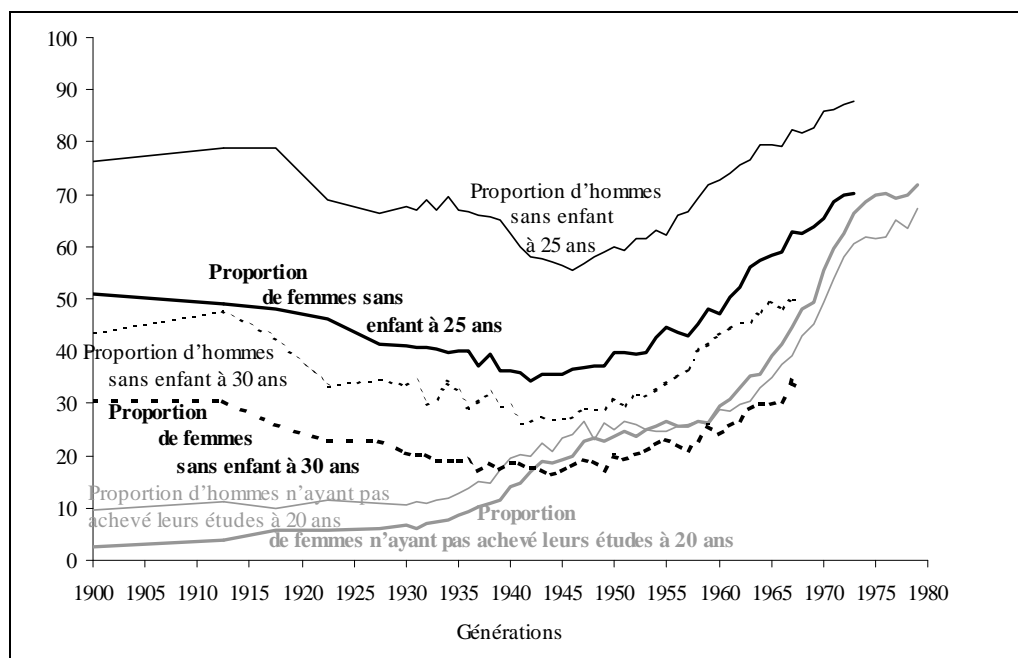
Âge à la fin des études, destin social et arrivée du premier enfant

Christophe BERGOUIGNAN

Institut d'Études Démographiques de l'Université Montesquieu-Bordeaux IV

Dans de nombreuses analyses, la relation entre allongement de la durée des études et moindre arrivée du premier enfant avant 30 ans semble aller de soi, de sorte que la durée de la formation initiale est fréquemment invoquée comme étant une des principales causes de cette évolution. De fait, bien que pour les générations antérieures à 1945 les variations de la proportion de personnes infécondes à 25 et 30 ans ne suivent guère les évolutions de celle des personnes n'ayant pas achevé leurs études à 20 ans, pour les générations nées après 1945 on observe des tendances analogues d'évolution¹ (figure 1). Cette corrélation tendancielle est évidemment beaucoup moins nette lorsque l'âge auquel l'infécondité est mesurée s'élève, c'est à dire lorsque ces mesures se rapprochent de mesures d'infécondité définitive, dont l'augmentation au fil des générations est bien inférieure à celle de l'infécondité aux jeunes âges adultes.

FIGURE 1 : ÉVOLUTION DE DIVERSES PROPORTIONS (EN %) AU FIL DES GÉNÉRATIONS, SELON LE SEXE.



¹ Ces tendances et l'ensemble des indicateurs ici présentés ont été construits à partir des résultats de l'Enquête Famille réalisée par l'INSEE en 1999 auprès d'un échantillon de 380 481 répondants de 19 ans et plus.

Une corrélation entre augmentation de la durée des études et moindre venue du premier enfant surtout nette pour les femmes

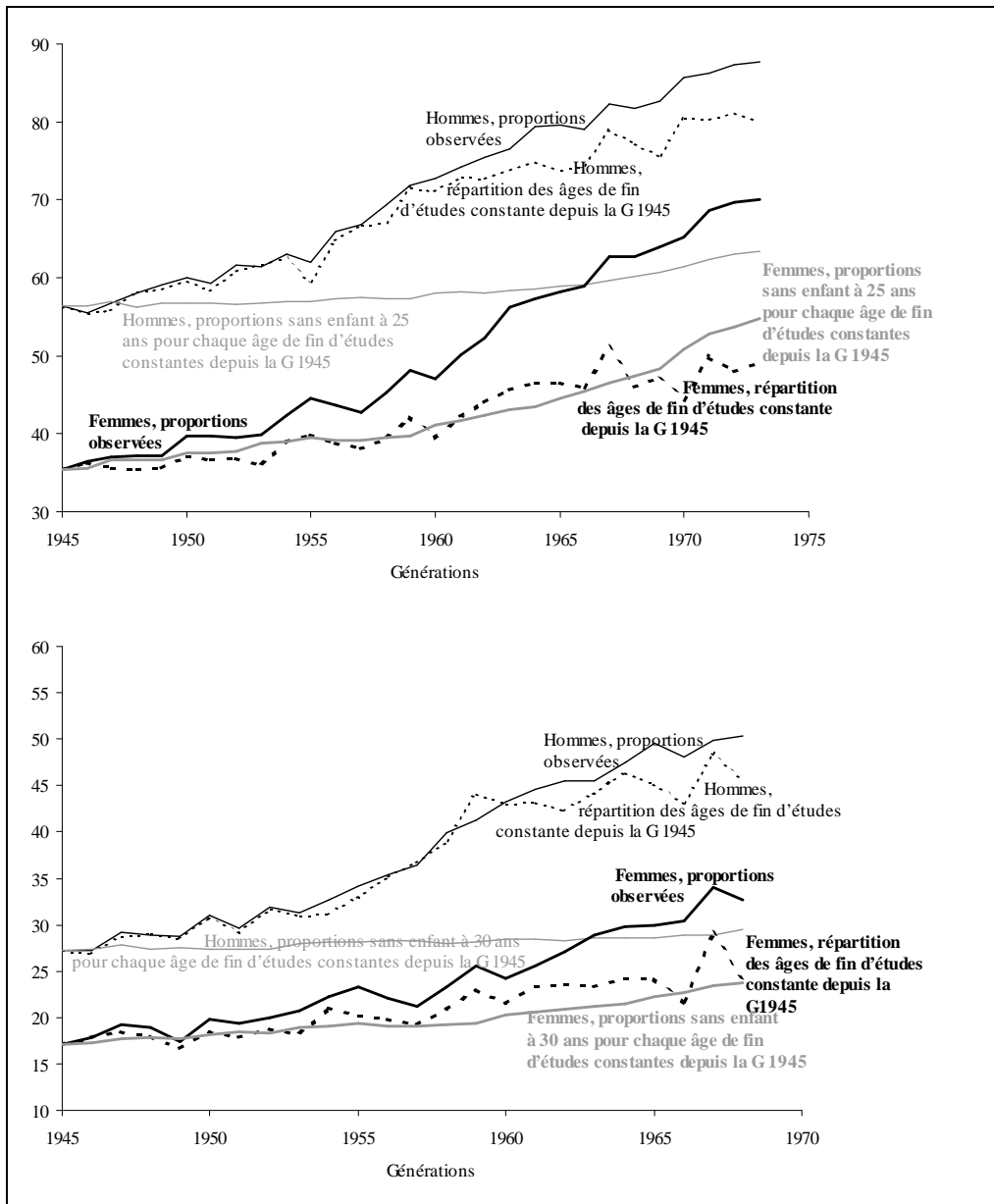
Une façon de mesurer ce qui, dans la variation au fil des générations de la proportion d'hommes et de femmes toujours sans enfant à un âge donné (ici 25 ans et 30 ans), tient à l'allongement de la durée des études est de calculer ce que serait cette proportion si :

- la répartition par âge à la fin des études des membres des générations 1945 à 1973 était restée constante depuis la génération 1945,
- la proportion d'hommes et de femmes toujours sans enfant à un âge donné et pour un âge de fin d'études donné était restée constante depuis la génération 1945.

L'évolution de la différence entre la proportion observée d'hommes et de femmes toujours sans enfants à un âge donné et celle que l'on aurait observée si la répartition par âge à la fin des études des membres des générations 1945 à 1973 était restée constante depuis la génération 1945, isole ainsi l'effet de l'évolution de la répartition des membres des générations 1945 à 1973 en fonction de leur âge à la fin des études.

Réciproquement, l'évolution de la différence entre la proportion observée d'hommes et de femmes toujours sans enfants à un âge donné et celle que l'on aurait observée si la proportion d'hommes et de femmes toujours sans enfants à un âge donné et pour un âge de fin d'études donné était restée constante depuis la génération 1945, isole l'effet de l'évolution de la proportion d'hommes et de femmes toujours sans enfants à un âge donné, pour chaque âge de fin d'études.

FIGURE 2 : ÉVOLUTION AU FIL DES GÉNÉRATIONS DE LA PROPORTION DE PERSONNES SANS ENFANTS À 25 ET À 30 ANS (EN %), SELON LE SEXE ET LES HYPOTHÈSES



De la génération 1946 à la génération 1960, on constate un écart négligeable entre les proportions observées d'hommes toujours sans enfants à 25 et 30 ans et les proportions que l'on obtiendrait si la répartition des hommes selon leur âge à la fin des études était restée constante depuis la génération 1945 (figure 2). De la génération 1960 aux générations nées à la fin des années 1960, l'écart augmente légèrement sans pour autant atteindre une ampleur très importante. La faiblesse globale de cet écart traduit des différences d'ampleur modérée en

matière de proportions d'hommes sans enfant à 25 et 30 ans entre les sous-génération définies par l'âge à la fin des études (figure 3), les sous-génération les moins représentées (études finies après 21 ans dans les générations 1945-1949 et études finies avant 18 ans dans les générations nées à partir de 1970) différant le plus nettement des autres. De ce fait, un changement même important au fil des générations dans la répartition entre ces différentes sous-génération n'a qu'un poids mineur dans l'élévation de la proportion d'hommes sans enfants à 25 et 30 ans. Une telle élévation traduit ainsi une augmentation des proportions d'hommes sans enfants à 25 et 30 ans pour chaque sous-génération plus qu'elle ne reflète la transformation néanmoins très importante de la répartition des hommes entre ces sous-génération. Le caractère modeste du lien entre durée des études et proportion d'hommes sans enfants à 25 et 30 ans au sein des générations est d'ailleurs réciproquement illustré (figure 2) par la faible augmentation de ce que serait la proportion d'hommes sans enfants à 25 et 30 ans si les proportions d'hommes sans enfants à 25 et 30 ans restaient ce qu'elles étaient pour chaque sous-génération 1945 définie par l'âge à la fin des études, la répartition entre ces sous-génération variant au fil des générations comme elle l'a fait depuis la génération 1945. Autrement dit, ces comparaisons montrent, pour les hommes, un faible impact de l'allongement de la durée des études au fil des générations sur l'arrivée d'un premier enfant, dont la moindre venue avant 25 et 30 ans traduit une évolution assez semblable au fil des générations, quelle que soit la durée des études (les hommes ayant achevé leurs études à 14-15 ans et surtout avant 14 ans présentant cependant des tendances d'évolution moins nettes²).

De la génération 1946 à la génération 1960, on constate un écart modeste mais en augmentation, entre les proportions observées de femmes toujours sans enfants à 25 et 30 ans et les proportions que l'on obtiendrait si la répartition des femmes selon leur âge à la fin des études était restée constante depuis la génération 1945 (figure 2). À partir de la génération 1960, l'écart augmente fortement et atteint une ampleur considérable. L'importance globale de cet écart traduit de fortes différences en matière de proportions de femmes sans enfants à 25 et 30 ans entre les différentes sous-génération définies par l'âge à la fin des études (figure 3). De ce fait, un changement important au fil des générations dans la répartition entre ces différentes sous-génération a un poids important dans l'élévation de la proportion de femmes sans enfants à 25 et 30 ans. Une telle élévation traduit cependant aussi, avec une ampleur à peu près égale, une augmentation des proportions de femmes sans enfants à 25 et 30 ans de chaque sous-génération. En effet, pour la plupart des générations, l'écart entre les proportions observées de femmes toujours sans enfants à 25 et 30 ans et les proportions que l'on obtiendrait si les proportions de femmes sans enfants à 25 et 30 ans restaient ce qu'elles étaient pour chaque sous-génération 1945 définie par l'âge à la fin des études, est du même ordre de grandeur que l'écart entre les proportions observées de femmes toujours sans enfants à 25 et 30 ans et les proportions que l'on obtiendrait si la répartition des femmes selon leur âge à la fin des études était restée constante depuis la génération 1945. Autrement dit, ces comparaisons montrent, pour les femmes, une relation non négligeable de l'allongement de la durée des études au fil des générations avec l'arrivée d'un premier enfant, dont la moindre venue avant 25 et 30 ans traduit aussi une telle évolution au fil des générations, quelle que soit la durée de leurs études. On peut toutefois constater que cette moindre arrivée du premier enfant touchant les femmes, quelle que soit la durée de leurs études, ne les touche pas de la même façon. Non seulement les

² La scolarité ayant été obligatoire jusqu'à 14 ans pour les générations 1945-1952 et jusqu'à 16 ans pour toutes les générations nées après 1952, les personnes ayant achevé leur études avant 14 ans (puis avant 16 ans) comprennent, aux erreurs de déclaration près, des personnes ayant immigré après 14 ans (puis après 16 ans). Aussi, l'évolution de la proportion de personnes encore sans enfants à un âge donné au fil de ces sous-génération (moins de 14 ans, puis moins de 16 ans à la fin des études) retrace davantage l'évolution des courants d'immigration que l'évolution de la corrélation entre âge de fin d'études et venue du premier enfant au fil des générations.

femmes ayant achevé leurs études à 14-15 ans et surtout avant 14 ans³, présentent des tendances d'évolution moins régulières, mais cette moindre arrivée d'un premier enfant aux jeunes âges touche d'autant plus les femmes qu'elles achèvent leurs études à un âge élevé, de sorte que les différences de comportement fécond associées à la durée des études ont eu tendance à s'accroître au fil des générations, notamment à partir de la génération 1960.

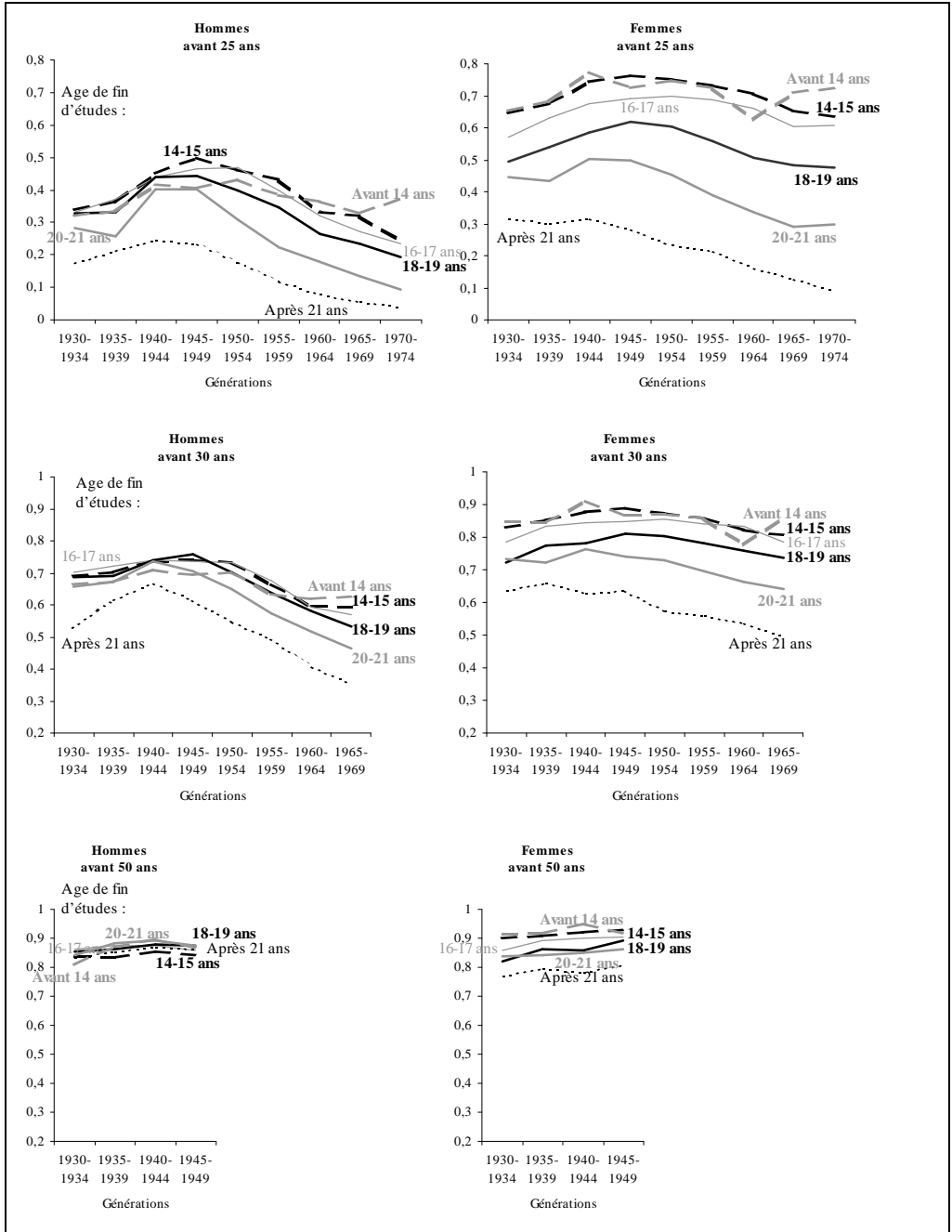
Au total, la corrélation entre élévation de la durée des études et moindre arrivée d'un premier enfant aux jeunes âges est surtout vérifiée pour les femmes nées depuis 1960, la corrélation n'ayant pas de manifestation séquentielle pour les deux sexes avant la génération 1945 (la venue d'un éventuel premier enfant avant 25 ou 30 ans étant de plus en plus fréquente dans les générations nées de 1900 à 1944 alors que les études tardives voyaient leur fréquence augmenter très faiblement). Cela ne signifie pas pour autant que dans les générations nées avant 1960 les femmes ayant mené de longues études n'ont pas eu un comportement fécond spécifique, mais seulement que leur fécondité de rang 1 se distinguait beaucoup moins par un retard à la venue du premier enfant que par une forte infécondité définitive (figure 3). À l'inverse des hommes des ces générations pour lesquels l'infécondité quasi-définitive⁴ varie peu avec la durée des études (autour de 15% quelle que soit cette durée pour les hommes des générations 1890-1934 et 1945-1949 et autour de 12% pour les générations 1935-1944), l'infécondité définitive est beaucoup plus forte chez les femmes ayant mené de longues études (environ 25% chez les femmes des générations 1890-1934 ayant achevé leurs études après 21 ans contre près de 10% chez celles les ayant achevé avant 14 ans, respectivement 20% et 8% pour les femmes des générations 1935-1949). La légère réduction des écarts féminins en matière d'infécondité définitive associée à l'âge de fin d'études semble être amenée à s'accélérer pour les générations n'ayant pas achevé leur vie féconde (figure 4). Ainsi, à la différence des générations féminines 1890-1929 et 1945-1949 pour lesquelles l'aire sous la courbe des taux de fécondité de rang 1 est d'autant plus faible que l'âge à la fin des études est élevé, pour les générations 1965-1969, l'aire sous la courbe des taux de fécondité de rang 1 ayant pu être calculés à partir de données recueillies en 1999 ne paraît pas varier fortement entre les âges de fin d'études. On peut par ailleurs signaler que si les niveaux d'infécondité définitive observés chez les femmes des générations nées avant 1950 ayant fait de longues études s'étaient maintenus dans les générations ultérieures, au sein desquelles le poids des femmes ayant achevé tardivement leurs études est nettement plus important, il aurait été difficile d'obtenir les indices de fécondité générale du moment que l'on constate depuis quelques années.

Au total, pour les générations féminines nées après 1960, l'augmentation au fil des générations des proportions de femmes sans enfants à 25 et 30 ans se trouve être pour moitié associée à l'élévation de la durée des études et pour moitié associée à la variation des proportions de femmes sans enfants à 25 et 30 ans pour un même âge à la fin des études. Pour les générations masculines nées après 1960, l'augmentation au fil des générations des proportions d'hommes sans enfants à 25 et 30 ans n'est que modérément associée à l'élévation de la durée des études puisqu'elle traduit surtout les variations des proportions d'hommes sans enfants à 25 et 30 ans pour un même âge à la fin des études.

³ Voir note 2.

⁴ S'agissant d'hommes on ne peut pas tout à fait parler d'infécondité définitive pour l'infécondité à 50 ans.

FIGURE 3 : PROPORTIONS DE PERSONNES AYANT EU AU MOINS UN ENFANT AVANT L'ÂGE INDICÉ, SELON LE SEXE ET L'ÂGE DE FIN D'ÉTUDES.



D'un effet d'âge à un effet de durée

Au-delà de la différence entre hommes et femmes observée précédemment dans le rôle de l'association entre âge à la fin des études et venue du premier enfant, on a constaté une évolution de cette association au fil des générations.

Ainsi, le calcul :

- des taux de fécondité de rang 1 par âge dans des groupes de générations subdivisés selon l'âge à la fin des études,
- des taux de fécondité de rang 1 par durée écoulée depuis la fin des études⁵ dans des groupes de générations subdivisés selon l'âge à la fin des études, permet-il d'analyser plus finement la transformation du lien entre âge à la fin des études et venue du premier enfant au fil des groupes de générations.

La subdivision des générations selon l'âge à la fin des études montre néanmoins ici les limites de l'analyse « toutes choses égales par ailleurs » des taux de fécondité par durée écoulée depuis la fin des études.

D'une part, la signification de l'âge à la fin des études a évolué au fil des générations que ce soit en termes :

- de populations concernées. Par exemple, l'élévation de l'âge minimum de fin de scolarisation permet en effet de considérer que certaines sous-génération ayant achevé précocement leurs études sont composées de personnes arrivées en France après cet âge minimum.
- de diplôme obtenu et de forme de scolarisation. Ainsi, le poids des études professionnelles comprenant des phases d'apprentissage sur le terrain plus ou moins longues et plus ou moins rémunérées a varié pour un même âge de fin d'études.

D'autre part, les effectifs composant les sous-génération les plus récentes ayant achevé précocement leurs études deviennent insuffisants pour que les séries de taux de fécondité de rang 1 obtenus aient une signification.

Pour ces raisons, on propose deux figures pour les taux de fécondité de rang 1 par durée écoulée depuis la fin des études :

- une fondée sur des sous-génération selon l'âge à la fin des études dont la définition se modifie au fil des groupes de générations (figure 5),
- l'autre fondée sur des sous-génération selon l'âge à la fin des études dont la définition est constante au fil des groupes de générations (il s'agit de la définition utilisée pour les générations 1890-1929, le groupe des personnes ayant achevé leurs études avant 14 ans n'étant pas présenté dans les figures du fait de l'extrême faiblesse de ses effectifs à partir des générations 1945-1949), (figure 6).

Sur ces figures on observe un effet d'âge :

- lorsqu'à un même âge les taux de fécondité de rang 1 sont proches quel que soit l'âge à la fin des études,
- lorsqu'à une même durée écoulée depuis la fin des études les taux de fécondité de rang 1 diffèrent entre un âge de fin des études et un autre, les taux maximaux étant rencontrés aux durées plus élevées pour les personnes ayant achevé précocement leurs études, et aux durées moins élevées pour les personnes ayant achevé tardivement leurs études.

⁵ Cette durée peut être négative lorsque le premier enfant est né avant la fin des études. Il existe des personnes ayant déjà eu un enfant mais n'ayant pas achevé leurs études à la date de l'enquête, situation très rare mais non négligeable pour les générations 1970-1974, les générations ultérieures n'étant pas ici analysées. Pour ces personnes, la durée écoulée entre la première naissance et la fin des études, obligatoirement négative, mais encore inconnue, est ici estimée comme si leurs études s'achevaient en 2000, soit un an après l'enquête.

Réciproquement, on observe un effet de la durée écoulée depuis la fin des études :

- lorsqu'à une même durée écoulée depuis la fin des études les taux de fécondité de rang 1 sont proches quel que soit l'âge à la fin des études,
- lorsqu'à un même âge les taux de fécondité de rang 1 diffèrent entre un âge de fin des études et un autre, les taux maximaux étant rencontrés aux âges plus élevés pour les personnes ayant achevés tardivement leurs études, et aux âges moins élevés pour les personnes ayant achevé précocement leurs études.

Pour les générations 1890-1929, on constate (figure 4), pour les hommes comme pour les femmes, un lien de faible intensité, comme en témoigne la valeur voisine des taux de fécondité de rang 1 à un âge donné quel que soit l'âge à la fin des études. Ainsi, quelle que soit la durée des études, les taux sont maximaux entre 24 et 27 ans pour les hommes (de 80 à 100 pour 1000) et entre 21 et 26 ans pour les femmes (de 75 à 95 pour 1000). On peut cependant remarquer qu'à tous les âges les femmes de ces générations ayant fait de relativement longues études ont des taux plus faibles ce qui confirme l'effet d'âge tout en signifiant que les rares femmes ayant poursuivi des études au delà de 17 ans se distinguent moins par une venue retardée du premier enfant que par une relativement forte infécondité définitive. Réciproquement à ce fort effet d'âge on observe une quasi absence d'effet de durée (figures 5 et 6), les taux de fécondité de rang 1 à une durée écoulée depuis la fin des études donnée ayant des valeurs très différentes selon l'âge à la fin des études. Les taux correspondant à des âges tardifs de fin d'étude ont ainsi, avant la fin des études ou aux durées faibles, des valeurs plus élevées que ceux aux mêmes durées correspondant à des âges plus précoces de fin des études. Il n'est en effet pas exceptionnel que des hommes et des femmes des générations 1890-1929 ayant achevé très tardivement leurs études aient eu un premier enfant en cours d'études ou l'année de fin d'études (environ 10% des hommes et 13% des femmes ayant achevé leurs études après 21 ans, valeur obtenue en sommant les taux aux durées inférieures à 1), ce qui traduit la force de l'effet d'âge sur la fécondité de rang 1 dans ces générations.

Les générations 1945-1949 sont caractérisées par une situation transitionnelle, notamment pour les femmes. Si pour les hommes l'effet de l'âge sur la fécondité de rang 1 continue à être bien plus net que l'effet de la durée écoulée depuis la fin des études, pour les femmes l'effet de la durée écoulée depuis la fin des études commence à concurrencer l'effet de l'âge (figures 4, 5 et 6). L'impact devenu significatif de l'effet de durée sur la fécondité de rang 1 dès les générations féminines 1945-1949 explique le constat précédemment réalisé (figure 2) d'un impact supérieur chez les femmes de l'élévation de la durée des études sur la moindre venue du premier enfant aux jeunes âges adultes, des générations nées dans les années 1940 aux générations nées à partir de la fin des années 1960. De fait, les femmes des générations 1945-1949 ayant mené de longues études se distinguent non seulement par une infécondité définitive relativement importante mais aussi par une venue un peu plus tardive du premier enfant. La moindre infécondité définitive de ces générations limite toutefois les conséquences de ces spécificités de sorte que chez les hommes et les femmes de ces générations ayant achevé tardivement leurs études la venue d'un premier enfant en cours de formation initiale ou l'année de son achèvement est loin d'être exceptionnelle (environ 16 à 17% des hommes ou des femmes ayant achevé leurs études après 21 ans).

FIGURE 4 : TAUX DE FÉCONDITÉ DE RANG 1 PAR ÂGE (POUR 1000) SELON L'ÂGE À LA FIN DES ÉTUDES, LE SEXE ET LA GÉNÉRATION (GROUPES D'ÂGES DE FIN D'ÉTUDES FIXES).

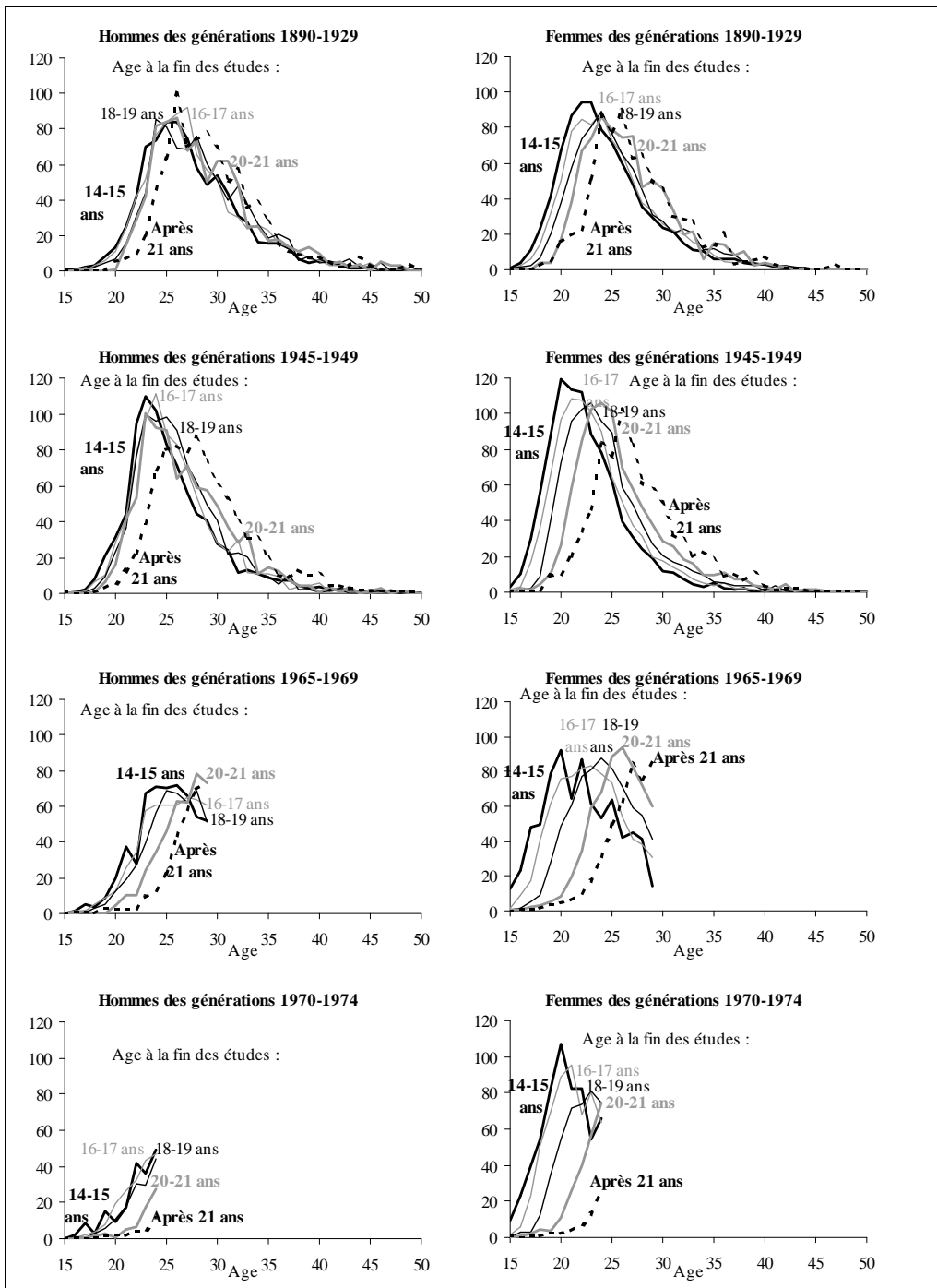


FIGURE 5 : TAUX DE FÉCONDITÉ DE RANG 1 PAR DURÉE ÉCOULÉE DEPUIS LA FIN DES ÉTUDES (POUR 1000) SELON L'ÂGE À LA FIN DES ÉTUDES, LE SEXE ET LA GÉNÉRATION (GROUPE D'ÂGES DE FIN D'ÉTUDES CHANGEANTS)

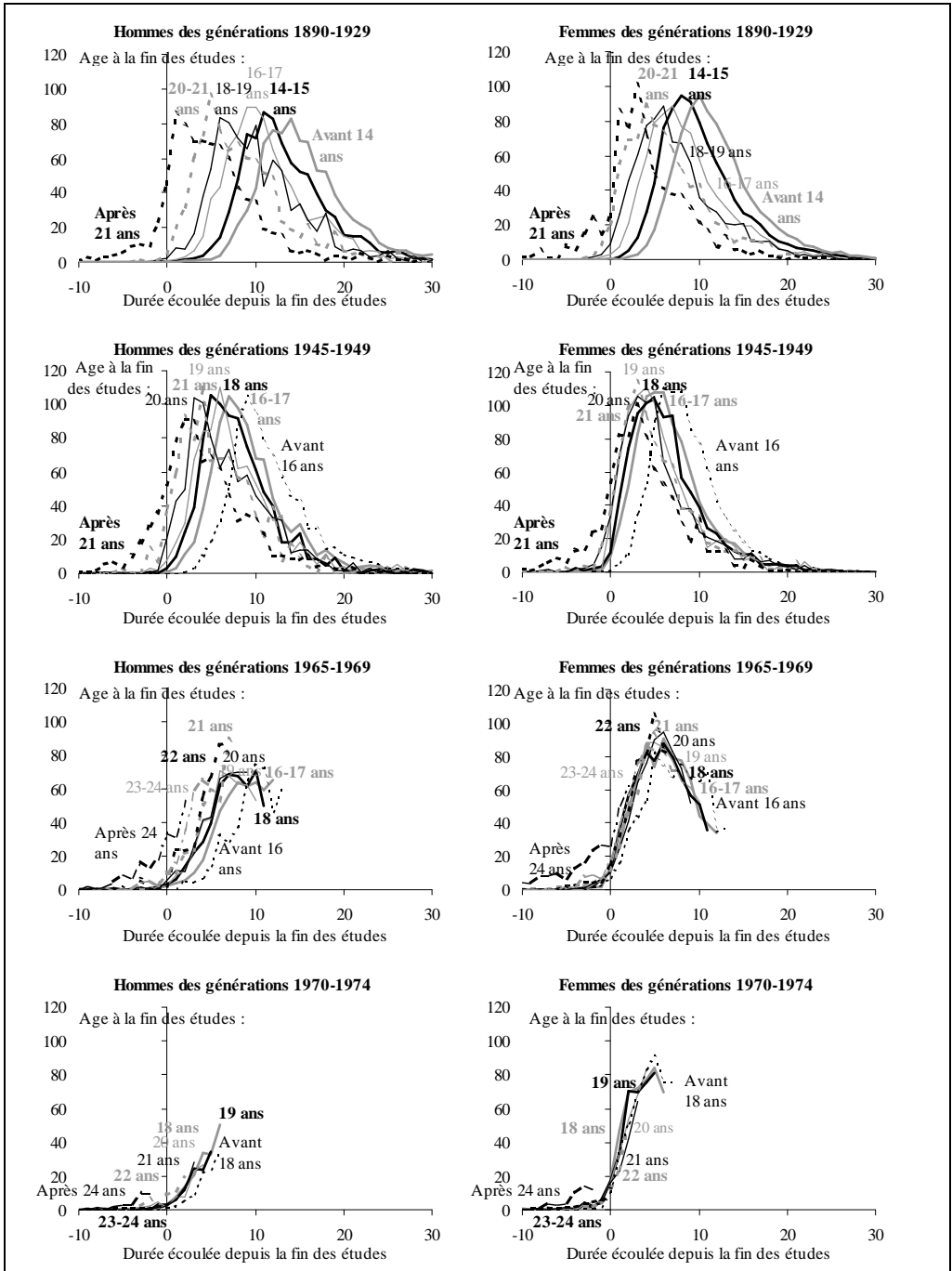
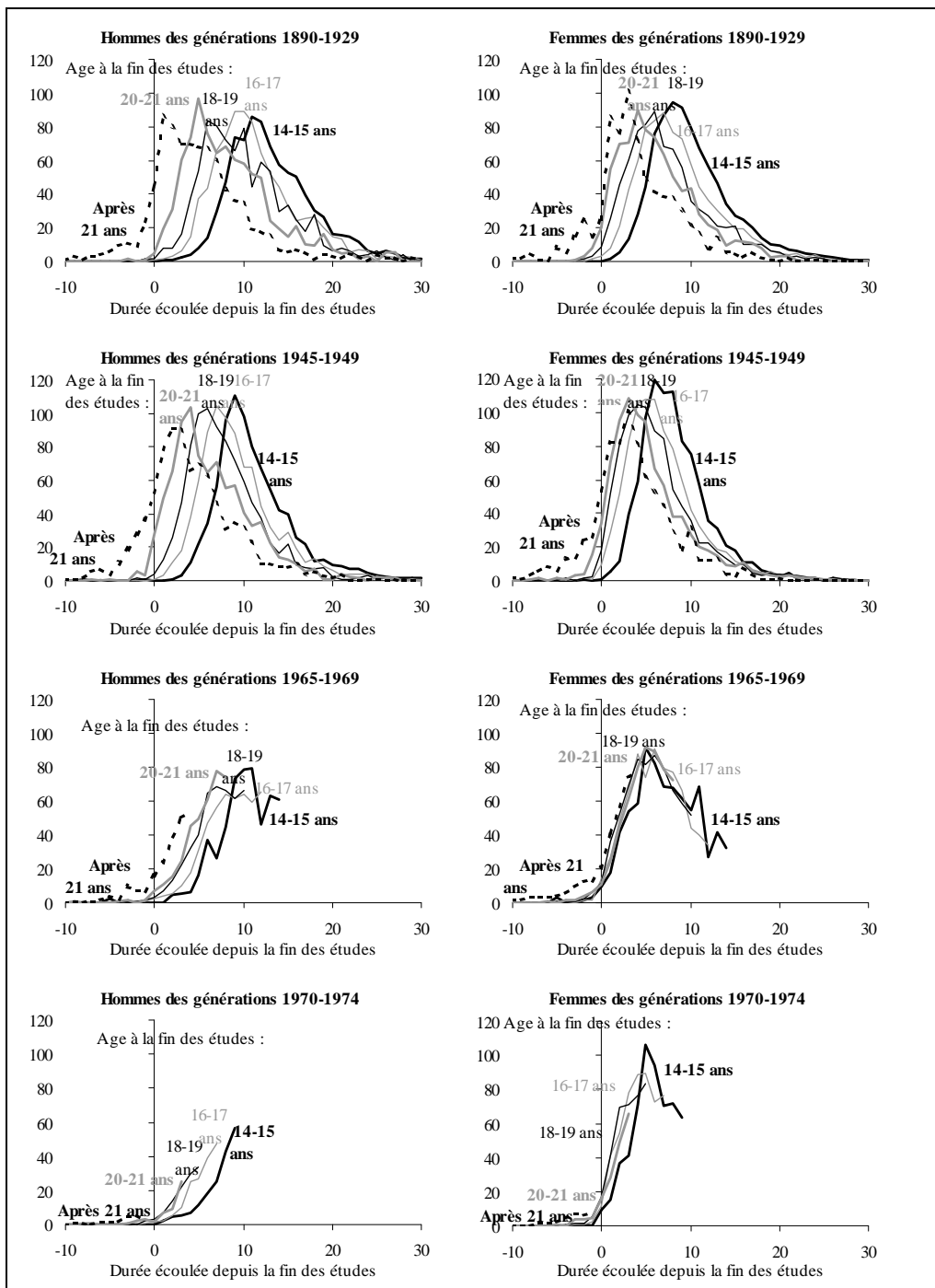


FIGURE 6 : TAUX DE FÉCONDITÉ DE RANG 1 PAR DURÉE ÉCOULÉE DEPUIS LA FIN DES ÉTUDES (POUR 1000) SELON L'ÂGE À LA FIN DES ÉTUDES, LE SEXE ET LA GÉNÉRATION (GROUPES D'ÂGES DE FIN D'ÉTUDES FIXES)



Les générations 1965-1969 présentent, pour les femmes, un effet de la durée écoulée depuis la fin des études sur la fécondité de rang 1 devenu plus net que l'effet de l'âge (figures 4, 5 et 6). Ainsi, les taux de fécondité de rang 1 des femmes correspondant à une durée donnée depuis la fin des études montrent des valeurs voisines, quel que soit l'âge à la fin des études, bien qu'il s'agisse de femmes ayant des âges forts différents. Ces taux de fécondité de rang 1 féminins, de très faibles avant la fin des études et dans l'année suivante, augmentent très vite pour prendre leurs valeurs maximales entre 2 et 6 ans après la fin des études, qu'elles se soient poursuivies tardivement ou non. Une telle prédominance de l'effet de la durée écoulée depuis la fin des études sur la fécondité de rang 1 est loin d'être aussi nette chez les hommes de ces générations 1965-1969. On observe ainsi entre les différentes sous-génération masculines, définies selon l'âge à la fin des études, des écarts assez proches entre :

- les taux fécondité de rang 1 pour une durée écoulée depuis la fin des études donnée,
- les taux fécondité de rang 1 pour un âge donné.

Autrement dit, pour les hommes des générations 1965-1969, l'effet de la durée écoulée depuis la fin des études et l'effet de l'âge sont à peu près équivalents sur la fécondité de rang 1.

La manifestation d'un tel effet de durée, dominante chez les femmes et partielle chez les hommes implique une raréfaction considérable des premières naissances en cours d'études ou l'année de leur achèvement (7,5% des femmes et 5% des hommes ayant achevé leurs études après 21 ans).

Les générations féminines 1970-1974 confirment cette tendance à la prédominance de l'effet de la durée écoulée depuis la fin des études sur la fécondité de rang 1. Ainsi, le constat de grande proximité des taux de fécondité de rang 1 pour une durée écoulée depuis la fin des études donnée, à des âges pourtant fort différents, se vérifie pour les générations féminines 1970-1974. Pour les générations masculines 1970-1974, une proximité quoique bien moindre peut aussi être observée, alors qu'effet d'âge et effet de durée avaient encore un impact voisin pour les générations masculines 1965-1969. Au-delà de son moindre impact, cet effet de la durée écoulée depuis la fin des études sur les taux des générations masculines 1970-1974 se différencie de l'effet durée se manifestant dans les générations féminines 1965-1974. On observe ainsi une augmentation plus lente des taux des générations masculines 1970-1974 après la fin des études, qui devraient être ainsi maximaux entre 6 et 11 ans après cet événement, alors que les taux des générations féminines 1965-1974 sont maximaux entre 2 et 6 ans après cet événement. Aussi, contrairement aux groupes de générations antérieures, 1890-1929 et 1945-1949 notamment, les hommes et les femmes ayant achevé tardivement leurs études ont des taux de fécondité de rang 1 quasi-nuls avant la fin de leurs études. Autrement dit, les naissances de rang 1 sont devenues exceptionnelles au cours des études ou l'année de fin d'études, y compris pour les hommes et les femmes des générations 1970-1974 les ayant achevé tardivement (4% des femmes et 2% des hommes ayant achevé leurs études après 21 ans).

En sommant par groupe de durée, les taux de fécondité de rang 1 calculés par durée écoulée depuis la fin des études (figure 7), on aboutit à une vision plus synthétique du renforcement au fil de générations de la corrélation précédemment décrite entre fin des études et naissance du premier enfant. Au delà de la raréfaction, déjà mise en évidence, des naissances en cours d'études ou l'année de leur achèvement chez les personnes menant de longues études⁶, on perçoit ici la convergence, entre les groupes d'âge de fin d'études, en termes de

⁶ Contrairement à la figure 5, on ne raisonne ici qu'avec des groupes d'âges de fin d'études fixes. Introduire des groupes d'âges de fin d'études changeants dans une telle analyse amplifierait considérablement une possible distorsion des résultats. Inhérents au fait de procéder à des regroupements par rapport à une variable de durée (ici l'âge à la fin des études) pour analyser la proportion de personnes ayant vécu un événement (ici la naissance d'un premier enfant) avant une durée définie par rapport au même événement (la fin des études) que celui entrant dans la construction de la

délai⁷ séparant l'arrivée du premier enfant et la fin des études. Ce constat est particulièrement marqué pour les femmes.

Ainsi, alors que dans les générations nées avant 1955, la proportion de personnes ayant eu un premier enfant en cours d'études ou l'année de leur achèvement était importante chez les personnes ayant achevé leurs études après 21 ans, faible mais non négligeable chez les personnes ayant achevé leurs études à 20-21 ans et insignifiante pour les personnes ayant achevé leurs études avant 20 ans, dans les générations nées à partir de 1965 cette proportion est très faible dans tous les groupes d'âge de fin d'études.

Dans les générations nées avant 1955, la proportion de femmes ayant eu leur premier enfant de 1 à 3 ans après la fin de leurs études était d'autant plus importante que les études étaient longues (avec un écart de 25 points de pourcentage entre les femmes ayant achevé leurs études après 21 ans et celles l'ayant fait à 14-15 ans). Dans les générations 1965-1969 non seulement cette différence est plus faible (environ 7 points de pourcentage), mais aussi l'ordre des groupes est moins marqué (les proportions de femmes ayant eu un premier enfant de 1 à 3 ans après la fin de leurs études sont très proches que les études soient achevées à 16-17 ans, 18-19 ans ou 20-21 ans). Contrairement aux hommes pour lesquels la convergence correspond surtout à une baisse de la proportion de premier enfant eu de 1 à 3 ans après la fin des études chez ceux qui ont mené de longues études, pour les femmes la convergence reflète un mouvement de baisse chez les femmes ayant mené de longues études et de hausse chez celles en ayant mené de plus courtes. On peut aussi constater (davantage chez les femmes que chez les hommes) une tendance plus discrète de concentration de la fécondité de rang 1 vers les durées élevées écoulées depuis la fin des études, cette concentration apparaissant après que l'essentiel de la convergence entre les groupes précédemment décrite se soit manifestée. Autrement dit, on peut décrire la relation entre arrivée du premier enfant et fin des études comme une relation s'étant progressivement structurée au fil des générations. L'effet de la durée écoulée depuis la fin des études s'est très nettement renforcé à partir des générations 1965-1969, avec un premier enfant arrivant de plus en plus tard après la fin des études, notamment lorsque celles ci sont longues.

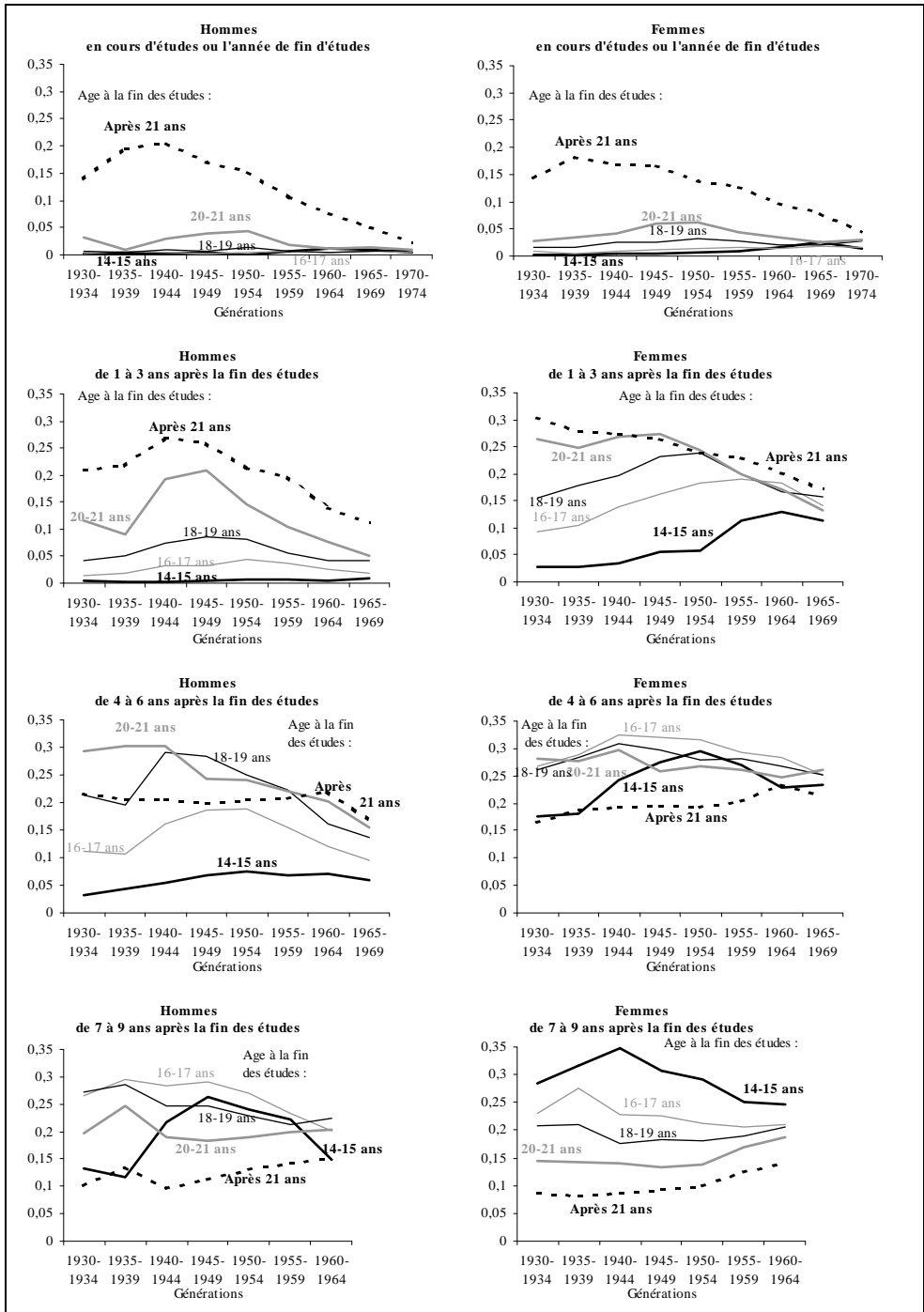
variable de durée pour laquelle les regroupements sont opérés, ces biais sont beaucoup plus importants quand les catégories regroupées changent au fil des générations.

Ainsi en introduisant des groupes d'âges de fin d'études changeants on pourrait théoriquement observer, au fil des générations, de fortes variations artificielles dans les proportions de personnes ayant eu leur premier enfant en cours d'études ou de 1 à 3 ans après leur fin d'études, même avec des taux de fécondité de rang 1 par âge invariables dans le temps et entre les groupe de personnes ayant achevé leurs études à un âge donné.

Dans le cas présent un tel biais aurait pour effet de réduire légèrement le rythme de la baisse, à partir des générations 1945-1949, de la proportion de personnes ayant eu leur premier enfant en cours d'études ou l'année de leur achèvement.

⁷ Comme on l'a déjà expliqué ce délai peut être une durée positive comme une durée négative. Voir note 5.

FIGURE 7 : PROPORTION DE PERSONNES AYANT EU UN PREMIER ENFANT AU COURS DES DIFFÉRENTS GROUPES DE DURÉE ÉCOULÉE PAR RAPPORT À LA FIN DE LEURS ÉTUDES, AU FIL DES GROUPES DE GÉNÉRATIONS, SELON L'ÂGE À LA FIN DES ÉTUDES ET LE SEXE (GROUPES D'ÂGES DE FIN D'ÉTUDES FIXES)



Ce passage, des générations nées dans les années 1940 à celles nées au début des années 1970, d'un effet d'âge à un effet de la durée écoulée depuis la fin des études, sur la fécondité de rang 1 traduit des modifications de comportement pour toutes les sous-génération. On peut toutefois constater que les changements les plus importants en la matière concernent les personnes qui achèvent tardivement leurs études, et ce avec une beaucoup plus grande précocité générationnelle pour les femmes. La plus forte corrélation touchant les femmes des générations récentes entre fin des études et venue du premier enfant pourrait laisser supposer que les femmes, davantage que les hommes, se sont mises à percevoir des études en cours ou encore récentes et une insertion professionnelle difficile comme un obstacle au début de la vie familiale⁸. Le fait que dans les générations récentes les taux féminins de fécondité de rang 1 s'élèvent beaucoup plus rapidement après la fin des études que les taux masculins tendrait cependant à ne pas complètement valider cette interprétation. On peut même supposer que, dans certains cas, c'est la perspective d'un début de vie familiale perçu comme possible du fait d'une insertion professionnelle du conjoint qui conduit les femmes à envisager un premier enfant rapidement après la fin de leurs études, voire à les interrompre dans ce but. Cette interprétation en apparence paradoxale expliquerait ainsi la co-occurrence chez les femmes des générations récentes d'une plus forte corrélation entre fin des études et venue du premier enfant et la relativement rapide augmentation des taux après cette fin des études. *A contrario*, la moindre corrélation entre fin des études et venue du premier enfant touchant les hommes de ces générations et la relative faiblesse de leurs taux dans les années suivant la fin des études pourrait provenir de l'existence de nombreux autres événements perçus comme devant influencer sur la constitution de la famille. La succession plus ou moins aléatoire de ces événements étant susceptible de distendre cette corrélation chez les hommes, notamment ceux ayant achevé précocement leurs études, pour lesquels il subsisterait un important effet d'âge résiduel, éventuellement lié aux aléas de l'insertion professionnelle.

Destinées sociales et corrélation entre fin des études et arrivée du premier enfant

L'Enquête Famille 1999 comprend une série de questions portant sur la vie professionnelle (l'âge à la fin des études est la première de ces questions), il est ainsi possible d'étudier, comme on le fait ici pour la fin des études, la relation entre « premier emploi » et venue du premier enfant. Une telle étude engendre au moins deux difficultés supplémentaires.

⁸ À certains égards on peut considérer que la vie familiale débute avant la venue du premier enfant par la mise en union. La moindre qualité des données de l'enquête famille en matière de déclaration et de datation des unions (notamment les premiers mariages, Y Delmeire, 2005, F Prioux, 2005), au regard de la bonne qualité constatée pour la déclaration et la datation des naissances (Ch Blayo, Ch Bergouignan, 2005), incite à la prudence lorsque l'on transpose à la première union les indices ici proposés pour la fécondité de premier rang. Les résultats malgré tout obtenus montrent une moindre liaison entre fin des études et première union qu'entre fin des études et premier enfant, y compris dans les générations nées à partir de 1965. Pour ces générations récentes l'effet de la durée écoulée depuis la fin des études sur la mise en première union est loin de concurrencer l'effet d'âge, comme c'est le cas pour la fécondité de rang 1. L'effet de la durée écoulée depuis la fin des études est certes plus fort pour les générations nées à partir de la fin des années 1940 que pour les générations antérieures, ce qui se traduit par un âge à la première union d'autant plus tardif que les études sont longues, mais cette évolution reste insuffisante pour que la fin des études devienne un événement influant nettement sur la première mise en union. On peut d'ailleurs constater que l'effet de la poursuite d'études comme frein à la première mise en union n'est guère perceptible. De fait, la proportion de personnes ayant connu une première union avant la fin de leurs études, non seulement reste importante pour les générations récentes, mais a eu tendance à augmenter au fil des générations, notamment pour les femmes. Ce constat se vérifie que la définition des groupes de durée des études soit relative (I Robert Bobbée, M Mazuy, 2005) ou invariable (à partir de la génération 1955 et lorsque les études sont longues on n'observe alors plus d'augmentation mais une légère diminution).

L'étude de la venue du premier enfant dans les premières unions triées selon la durée des études (I Robert Bobbée, M Mazuy, 2005) confirme l'idée selon laquelle c'est surtout à partir des générations récentes que la corrélation entre durée des études et fécondité précoce de premier rang apparaît nettement, comme le montrent les analyses ici obtenues.

La première tient à la définition du « premier emploi ». L'enquête famille n'ayant pas pour objet l'étude détaillée de la vie professionnelle, le premier emploi correspond à une activité de trois mois ou plus qui peut très bien comprendre les emplois visant le financement des études et ainsi n'être aucunement la preuve d'une insertion professionnelle stable. De ce fait, la prise en compte de cette variable conduit à des résultats qui sont assez semblables à ceux ici présentés (relation de plus en plus forte au fil des générations entre « premier emploi » et venue du premier enfant, surtout pour les femmes), entachés d'une variance un peu supérieure à l'intérieur des différentes sous-génération définies par l'âge au « premier emploi ». Ainsi, pour les hommes le léger gain d'information concernant leur devenir professionnel ne compense pas la perte de précision issue de l'amplitude de la définition. Pour les femmes, cette imprécision est aggravée par l'absence d'informations sur les dates de la vie professionnelle du conjoint. D'une part, une proportion non négligeable de femmes (environ 15% dans les générations nées avant 1930 et un peu moins de 5% des générations nées depuis 1945, pour les hommes cette proportion est inférieure à 1% pour toutes les générations suffisamment âgées à l'enquête), n'ont pas encore eu de « premier emploi » à la date de l'enquête, ce qui pour certaines signifie que les dates professionnelles déterminantes sont celles de leur conjoint. D'autre part, on observe que les femmes ayant eu leur « premier emploi » après 27 ans ont leurs taux de fécondité de rang 1 les plus élevés avant ce « premier emploi » (bien que moins nette pour les générations nées depuis 1960 cette situation prévaut encore). Cela ne prouve évidemment pas qu'une recherche d'emploi difficile pour la femme ou son conjoint favorisent la venue du premier enfant, mais peut résulter d'un choix de couples dont l'homme jouit d'une bonne insertion professionnelle, en faveur d'une insertion professionnelle de la femme après l'arrivée du premier enfant voire plus tard. En revanche, l'enquête famille 1999 permet de connaître :

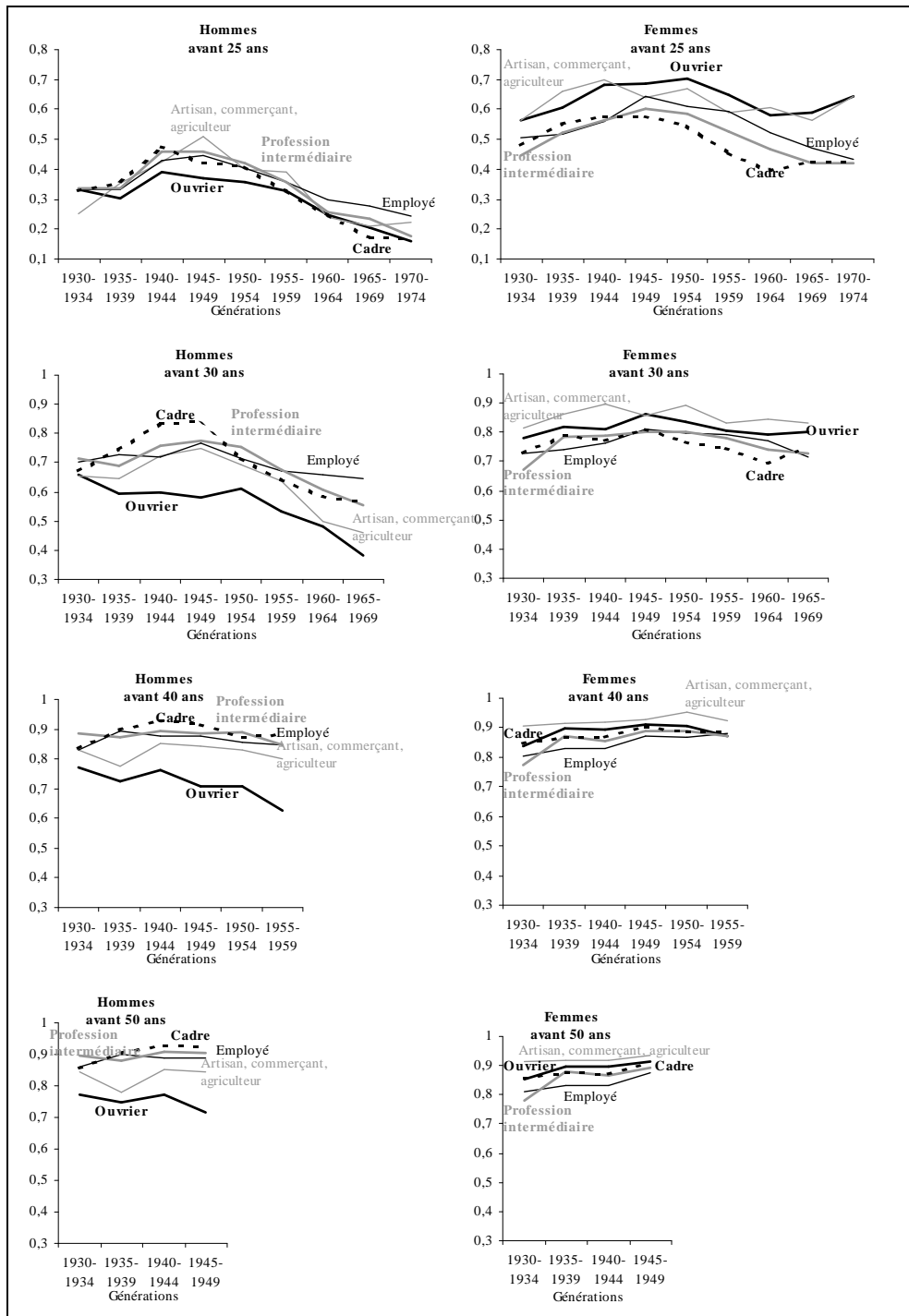
- la dernière profession exercée par l'enquêté,
- la dernière profession exercée par le dernier conjoint des enquêtés,
- la dernière profession exercée par les parents des enquêtés,
- le dernier diplôme obtenu par les enquêtés.

C'est pourquoi, à défaut d'étudier l'arrivée du premier enfant en fonction de l'histoire de l'insertion professionnelle « stable » des enquêtés ou de leur conjoint on peut étudier l'impact de leur « destinée sociale » sur l'arrivée du premier enfant. Si la durée des études constitue un élément majeur de cette « destinée sociale » elle ne la résume pas entièrement, mais en représente plutôt le pivot. Tout d'abord, la corrélation entre profession du père des enquêtés⁹ et durée des études, bien que forte est loin d'être totale. Ensuite, si de brèves études empêchent l'obtention d'un diplôme élevé, de longues études n'en sont pas pour autant synonyme. Enfin, la correspondance entre diplôme et situation sociale n'est en rien automatique. Aussi, dans cette partie on analysera l'impact sur la relation entre fin des études et arrivée du premier enfant :

- de l'origine sociale de l'enquêté, mesurée par la dernière profession exercée par son père,
- de la rentabilité académique de ses études, mesurée par son dernier diplôme obtenu pour un âge de fin d'études donné,
- de sa « position sociale », mesurée par la profession exercée par l'enquêté ou, si il a connu une vie de couple après la fin de ses études, celle exercée par son dernier conjoint dans le cas où il s'agit d'une profession « plus favorisée » et dans le cas où l'enquêté n'a pas exercé de profession.

⁹ Le poids des enquêtés dont la mère est sans profession étant loin d'être négligeable, il est préférable de privilégier la profession paternelle de façon à disposer de la base d'analyse la plus large possible.

FIGURE 8 : PROPORTIONS DE PERSONNES AYANT EU AU MOINS UN ENFANT AVANT L'ÂGE INDiqué PARMI CELLES QUI ONT ACHEVÉ LEURS ÉTUDES À 18-19 ANS, SELON LE SEXE ET LA « POSITION SOCIALE » (PROFESSION EXERCÉE PAR LA PERSONNE OU SON DERNIER CONJOINT)



Pour un même âge de fin d'études et un même groupe de générations, les proportions de personnes ayant eu un premier enfant aux divers âges (25, 30, 40 ou 50 ans) sont peu sensibles à l'origine sociale des enquêtés (mesurée par la dernière profession exercée par le père des enquêtés). Très nette pour les hommes cette faible sensibilité s'observe moins clairement chez les femmes ayant fait des études relativement brèves (achevées avant 18 ans), pour lesquelles on remarque, à durée d'études égale, une fécondité de rang 1 avant 30 ans plus forte pour les filles d'ouvriers ou d'employés que pour les filles de cadres. Si on considère des âges plus élevés, cette différence associée à la profession paternelle s'amenuise fortement. Autrement dit, pour une même durée d'études, l'infécondité définitive est peu associée à l'origine sociale, cela signifie que l'infécondité définitive relativement importante constatée pour les femmes des générations 1930-1949 ayant menée de longues études provient, pour l'essentiel, d'autre chose que l'appartenance sociale comme on aurait pu le supposer (Ch Bergouignan, 2005). L'origine sociale semble donc surtout déterminer une plus grande précocité de la venue du premier enfant chez les filles d'ouvriers ou d'employés ayant achevé leurs études de 16 à 17 ans.

Si, une fois la durée des études contrôlée, l'origine sociale n'est que modestement liée à la fécondité de rang 1, on constate des corrélations beaucoup plus nettes en faisant intervenir le destin social. Cette liaison, importante pour les deux sexes, se manifeste de façon à peu près opposée.

Pour les femmes ayant achevé leurs études à un âge donné, les différences liées à la « position sociale » en termes de proportion de mères à 25, 30, 40 et 50 ans (figure 8) s'observent essentiellement pour la fécondité de rang 1 avant 25 ans, et quasiment plus lorsque l'on considère la fécondité de rang 1 jusqu'à 40 ou 50 ans. Ainsi, parmi les femmes ayant fini leurs études au même âge, celles qui sont devenues ouvrières ou qui se sont unies à un ouvrier ont eu un premier enfant plus rapidement que celles qui sont devenues employées ou cadres ou qui se sont unies à un employé ou à un cadre. Cette arrivée retardée du premier enfant chez les femmes cadres ou unies à un cadre ayant fini leurs études à un âge donné, ne traduit pas un retard de mise en union mais signifierait plutôt une fécondité retardée au sein de l'union.

Pour les hommes ayant achevé leurs études à un âge donné, les différences liées à la « position sociale » sont faibles pour la proportion de pères avant 25 ans et beaucoup plus importantes pour la proportion de pères avant 40 et 50 ans (figure 8). Ainsi, parmi les hommes ayant fini leurs études au même âge, ceux qui sont devenus ouvriers ou qui se sont unis à une ouvrière ont une infécondité quasi-définitive¹⁰ bien supérieure à celle des employés ou cadres ou de ceux qui se sont unis à une employée ou à une femme cadre. Ces fortes différences d'infécondité définitive liées à la « position sociale » des hommes reflètent pour l'essentiel des différences de mise en union. De fait, la proportion d'hommes n'ayant jamais connu d'union d'une durée au moins égale à 6 mois est bien plus forte pour les ouvriers que pour les autres catégories sociales, le phénomène étant encore plus net lorsque l'on considère les ouvriers ayant fait de longues études que l'on peut supposer victimes d'une forme de « déclassement ».

Autrement dit, pour une même durée d'études les femmes ont une fécondité de rang 1 d'autant plus tardive que la « position sociale » qu'elles sont destinées à occuper est élevée alors que les hommes occupant une « position sociale » élevée sont concernés par les plus faibles niveaux d'infécondité. Réciproquement les hommes destinés à être ouvriers ne connaissant pas la vie en union pour une proportion non négligeable d'entre eux et le niveau d'infécondité quasi-définitive des hommes ouvriers ou inactifs et unis à une ouvrière atteint un niveau conséquent.

Pour les hommes comme pour les femmes les constats ici réalisés en matière de relation entre rentabilité sociale des études d'une durée donnée et fécondité de rang 1, traduisent assez nettement la relation entre rentabilité académique des études d'une durée donnée et fécondité

¹⁰ Voir note 4.

de rang 1. Bien qu'elle atteigne une moindre intensité, cette dernière relation est assez homothétique de la relation entre rentabilité sociale des études et fécondité de rang 1 :

- pour les femmes, une venue plus tardive du premier enfant lorsque les études conduisent à un niveau de diplôme élevé au regard de leur durée, et, uniquement dans les générations nées avant 1940, une infécondité définitive d'autant plus forte que les études conduisent à un niveau de diplôme élevé au regard de leur durée,
- pour les hommes, une infécondité quasi-définitive d'autant plus importante que les études conduisent à un bas niveau de diplôme au regard de leur durée, situation résultant pour l'essentiel d'une moindre mise en union des hommes pour lesquels les études sont d'une faible rentabilité académique.

Vue d'ensemble

Le caractère conjoint de l'élévation de la durée des études et de la diminution de la venue du premier enfant aux jeunes âges, des générations nées dans les années 1940 aux générations nées dans les années 1970, ne traduit que partiellement la corrélation entre âge à la fin des études et fécondité de rang 1. L'instabilité de cette corrélation au fil des générations et l'existence d'une moindre venue du premier enfant avant 25 et 30 ans, des générations 1945-1949 aux générations 1965-1974 pour un âge à la fin des études donné, plaident ainsi davantage pour une perception progressive des études tardives comme un obstacle à la naissance d'un premier enfant, que pour un simple effet de l'augmentation de la proportion de personnes menant de telles études. Cette corrélation s'est ainsi considérablement modifiée que ce soit dans son ampleur ou dans sa forme. Dans les générations nées avant 1940, elle concernait essentiellement l'intensité de la fécondité de rang 1 et se limitait aux seules femmes, chez ces dernières l'infécondité définitive a été d'autant plus importante que les études avaient été longues. Pour les générations féminines nées à la fin des années 1940 cette corrélation se modifie dans sa forme, puisqu'elle fait intervenir non seulement l'intensité de la fécondité de rang 1, avec davantage de femmes définitivement infécondes chez celles ayant poursuivi de longues études, mais aussi son calendrier, avec une venue du premier enfant plus tardive chez les femmes ayant poursuivi de longues études. Depuis les générations nées à la fin des années 1960 et, plus encore, au début des années 1970, on peut, avec les taux observables en 1999, anticiper la moindre importance de la corrélation entre intensité féminine de la fécondité de rang 1 et durée des études. En revanche, le caractère séquentiel de cette corrélation s'affirme très clairement, surtout pour les femmes, et la fin des études émerge nettement comme un des événements constitutif du cycle de vie dans lequel s'inscrit aussi la venue du premier enfant. Le fait qu'il n'en ait pas toujours été ainsi dans les générations antérieures, fécondité de rang 1 et durée écoulée depuis la fin des études n'ayant pas toujours été aussi étroitement liées, ne permet cependant pas d'attribuer un rôle causal à l'élévation de la durée des études dans la moindre venue du premier enfant aux jeunes âges.

Contrairement à ce que l'on pourrait supposer le rôle de l'origine sociale dans ces évolutions reste modeste, puisque pour une même durée d'études la profession du père des enquêtés n'est que faiblement corrélée à la venue du premier enfant. En revanche, la rentabilité académique (diplôme atteint pour une durée d'études donnée) et sociale (position professionnelle obtenue pour une durée d'études donnée) des études joue un rôle de plus en plus important au fil des générations sur la fécondité de rang 1. Ainsi, pour une même durée d'études, les femmes dont les études sont les moins rentables ont une fécondité de rang 1 plus précoce que les autres, alors qu'à durées d'études égales, les hommes qui en tirent le profit académique et social le plus faible ont une infécondité quasi-définitive plus forte en raison d'une mise en union moins fréquente.

En résumé, les générations féminines nées entre 1890 et 1940 étaient caractérisées par une infécondité définitive importante (environ 25%) chez les femmes ayant fait de longues études, traduisant à la fois une moindre mise en union (facteur d'autant plus net que la génération est ancienne) et une plus grande infécondité en union¹¹ et hors union. Pour les générations féminines nées à partir de 1960, on observe une venue plus tardive du premier enfant chez les femmes ayant fait de longues études, notamment lorsque celles-ci sont rentables sur le plan académique et social, sans que les taux pouvant être calculés laissent anticiper un écart d'infécondité définitive aussi important qu'auparavant. On semble passer d'une durée des études caractérisant des femmes à une fin des études définissant un ordre d'événements dans la vie des femmes, les premières naissances en cours d'études devenant exceptionnelles, y compris lorsque les études sont longues. Les générations féminines nées entre 1940 et 1960 présentent une forme transitionnelle avec, chez les femmes ayant fait de longues études, une infécondité définitive plus forte (sans être très importante puisqu'il s'agit des générations les moins touchées en la matière), mais aussi une venue plus tardive du premier enfant, sans que la fin des études puisse s'imposer comme événement déterminant du cycle de vie familial, les premières naissances en cours d'études intervenant dans une proportion non négligeable, notamment chez les femmes ayant mené de longues études.

Les générations masculines présentent une situation à la fois atténuée et inversée. Atténuée car la liaison entre durée des études et fécondité de rang 1 est plus faible pour toutes les générations. Dans les générations masculines nées entre 1890 et 1940 le niveau d'infécondité quasi-définitive est à peu près identique quelle que soit la durée des études. Dans les générations nées à partir de 1960, la venue du premier enfant est plus tardive que chez les femmes, et donc plus rare en cours d'études, mais elle est moins liée à la fin des études, la concentration des premières naissances quelques années après cet événement étant moins importante. La corrélation séquentielle *entre* fin des études et venue du premier enfant est donc moindre pour les hommes des générations récentes peut être en raison du développement conjoint du poids de l'insertion professionnelle dans le début de leur vie familiale et des aléas de cette insertion professionnelle. C'est précisément lorsque l'on fait intervenir la rentabilité académique et sociale des études, qui mesure en partie l'insertion professionnelle que l'on perçoit, surtout pour les générations nées depuis 1940, l'inversion des situations masculines et féminines. Alors que pour les femmes les différences de rentabilité académique et sociale se traduisent, par un calendrier d'arrivée premier enfant d'autant plus tardif que cette rentabilité paraît bonne, pour les hommes la rentabilité académique et sociale des études joue essentiellement sur l'intensité de la fécondité de rang 1, l'infécondité quasi-définitive étant d'autant plus importante que cette rentabilité paraît mauvaise. Cette plus forte infécondité quasi-définitive des hommes ayant une « position sociale » moins élevée est observable quelle que soit la durée des études mais elle est plus manifeste encore lorsqu'il s'agit d'hommes touchés par un relatif « déclassement » (études relativement longues et « position sociale » peu élevée). Elle traduit pour l'essentiel des différences de mise en union, les hommes accédant aux « positions sociales » les moins élevées connaissant beaucoup moins la vie de couple que les autres, la fécondité masculine de rang 1 dans l'union¹² paraissant peu influencée par la rentabilité académique et sociale des études.

¹¹ Pour autant que sa mesure à partir de l'enquête famille 1999 soit correcte, voir note 8.

¹² Voir note 11.

BIBLIOGRAPHIE

- BERGOUIGNAN Christophe, 2005, « Âge à la fin des études et arrivée du premier enfant », in *La population de la France : évolutions démographiques depuis 1946*, Christophe Bergouignan, Chantal Blayo, Alain Parant, Jean-Paul Sardon, Michèle Tribalat, pp 377-412, CUDEP.
- BLAYO Chantal, BERGOUIGNAN Christophe, 2005, « Fécondité et pression sociale en France dans les cinquante dernières années », in *La population de la France : évolutions démographiques depuis 1946*, Christophe Bergouignan, Chantal Blayo, Alain Parant, Jean-Paul Sardon, Michèle Tribalat, pp 273-332, CUDEP.
- BLAYO Chantal, 1987, « La fécondité en Europe depuis 1960 : convergence ou divergence ? », *Actes du congrès de l'UIESP, Jyvaskyla*.
- DELMEIRE Yohan, 2005, « Histoire des unions dans les cohortes », in *La population de la France : évolutions démographiques depuis 1946*, Christophe Bergouignan, Chantal Blayo, Alain Parant, Jean-Paul Sardon, Michèle Tribalat, pp 143-168, CUDEP.
- PRIoux France, 2005, « L'âge à la première union en France : une évolution en deux temps » in *Histoires de familles, histoires familiales*, Cécile Lefèvre, Alexandra Filhon, pp 201-220, INED.
- ROBERT BOBBÉE Isabelle, MAZUY Magali, 2005, « Calendriers de constitution des familles et âge de fin des études », in *Histoires de familles, histoires familiales*, Cécile Lefèvre, Alexandra Filhon, pp 175-200, INED.